

**Sophie Calle,**

**Femmes de lettres**

**Rupture mode d'emploi**

*Sa vie, son œuvre : après la Biennale de Venise cet été, l'artiste Sophie Calle expose ce mois-ci à Paris « Prenez soin de vous », vaste ensemble de photos et de textes où des femmes analysent une lettre de rupture reçue par l'artiste. De l'art comme une thérapie de groupe. Entretien.*

« Hélas ! je me suis crue aimée ». La littérature occidentale est pleine de femmes abandonnées, d'amantes éconduites, tragiquement livrées à la douleur de la séparation amoureuse. Depuis nos héroïnes antiques, telle Ariane délaissée par Thésée sur l'île de Naxos, telles encore Didon, Hermione, Phèdre, Bérénice, et jusqu'à la figure passionnée de la Présidente de Tourvel dans *Les liaisons dangereuses*, séduite et aussitôt quittée par le libertin Valmont sur un mot cinglant comme un coup d'épée : « je t'ai prise avec plaisir, je te quitte sans regret ». Mais à ce long cortège d'amantes éplorées, l'artiste Sophie Calle oppose aujourd'hui une toute autre figure de « femme rompue », et propose à l'issue de sa dernière séparation amoureuse une toute autre méthode que celle qui consiste à s'adonner à la douleur : thérapie de groupe. Un chœur de femme, une vengeance collective contre un mail de rupture envoyé par un de ses amants, et qu'elle est allée faire commenter par 107 femmes, actrices, historiennes, philosophes, chanteuses ou criminologues. Histoire d'épuiser la lettre, de la mettre à distance. Rupture, mode d'emploi.

Exposé à la Biennale de Venise l'été dernier, « Prenez soin de vous », titre de ce vaste ensemble plus visuel que jamais de photos, de vidéos, de textes et d'analyses de textes publié parallèlement chez Actes Sud, est aujourd'hui invité à Paris dans la très belle salle Labrouste de l'ancienne Bibliothèque Nationale de France. Un lieu idéal pour une œuvre qui a toujours joint l'image et le texte, au grand plaisir des spectateurs-lecteurs. Pour la seconder dans cet exercice périlleux d'exposition, Sophie Calle s'est à nouveau adjointe les bons services d'un homme : l'artiste Daniel Buren, qui fut à Venise son complice et son scénographe. On refait avec Sophie Calle un bout de chemin : de la rupture amoureuse à l'exposition, de la vie à l'œuvre. Explications.

***On commence au point de départ de ton projet : une lettre de rupture...***

Un soir en voyage à Berlin, j'ai reçu ce mail de rupture sur mon téléphone... plus violent que sur un ordinateur. C'était un soir de vernissage d'exposition, et donc je l'ai lu par fragments, par bribes. Le lendemain, de retour à Paris, ma meilleure amie me rend visite — je ne étais pas la forme... je lui demande « et toi ? Comment est-il parti ? » ; et à l'instant où je lui pose cette question je sors ma caméra et je la filme, parce que maintenant je me connais suffisamment pour savoir que tout, enfin presque tout de ma vie, peut devenir un matériau. Son histoire était désopilante, une scène atroce où l'homme qui la quitte, quand il comprend qu'il doit partir et risque de ne pas revenir, embrasse la pièce du regard pour voir ce qu'il pourrait emporter. Cette idée, qui me plaît toujours et que je pourrais bien reprendre un jour, a été le point de départ.

***C'est quand même très rapide, il y a peu de temps entre la rupture et le début de ton projet artistique...***

Oui, il m'a fallu deux jours pour affiner l'idée. En racontant leur propre histoire les femmes auxquelles j'ai posé cette question, commençaient déjà à analyser la lettre que j'avais reçue, elles la comparaient à ce qu'elles-mêmes avaient vécu. C'est ainsi qu'est née l'idée de leur demander de commenter la lettre, d'y répondre pour moi. Ce n'est pas la première séparation amoureuse que je transforme en projet artistique, c'était déjà le cas dans *Douleur Exquise*. Entre ces deux histoires, j'ai vécu une autre rupture, un homme avec lequel j'avais vécu sept ans quand même... Ma mère m'a alors offert un livre intitulé « Comment trouver un mec à Paris », et j'ai tourné autour de ce livre, mais en prenant mon temps. J'étais peut-être trop complaisante dans ma douleur, j'ai passé deux mois prostrée, et quand je m'y suis mise, j'étais déjà un peu guérie, je n'étais plus assez dans le ressentiment ou la douleur pour poursuivre, j'avais rencontré quelqu'un d'autre... plus besoin de l'art.

Pour mener à bout ce type de projet, il faut qu'il y ait une vraie frustration, une vraie colère ou une véritable angoisse. Quand j'ai reçu cette lettre de rupture, je me suis souvenue de l'expérience ratée du précédent, et je me suis dit qu'il fallait que j'aille très vite sinon ça allait encore me passer sous le nez.... vu ma capacité record à me remettre des séparations amoureuses ! Je suis peut-être beaucoup quittée, mais je me rétablis vite.

***Tu intègres ainsi de plus en plus vite ta vie dans l'œuvre ?***

Je me sers de l'art. Je ne fais pas ça quand tout va bien. Mais les situations difficiles, je cherche à en faire quelque chose pour oublier, m'en sortir. Certaines vont s'acheter des robes ou des chaussures, moi j'entame un projet artistique, ce qui ne m'empêche pas d'aller chez le coiffeur... A posteriori, beaucoup de mes œuvres naissent comme ça. Quand je me suis mise à suivre les gens dans les rues, ça répondait à une sensation d'ennui.

***Ça relève quand même d'une thérapie...***

Absolument. Mais ça n'est vraiment thérapeutique que si l'idée artistique prend le relais au point de balayer le point de départ. Sinon j'arrête là, et je vais acheter la robe et les chaussures !

***En même temps à Venise, tu montrais la vidéo de la mort de ta mère...***

Au départ, je voulais simplement être là au moment de sa mort. La regarder mourir. Les derniers jours, je vivais chez elle, je la quittais le moins possible. Mais on dit que les gens profitent de ce que leurs proches s'absentent trois minutes pour mourir, j'ai donc installé une caméra à son chevet. Elle l'a observée avec sympathie, elle a même dit : « eh bien, tu as mis du temps à faire quelque chose sur moi ».

### ***Pourquoi cette obsession ?***

Pour entendre un dernier mot, un dernier souhait, voir un dernier geste. Parce que je suis obsédée par « la dernière fois ». J'avais commencé un travail avec ce titre, je voulais capter le dernier regard de gens en train de mourir... compliqué. Dans mon journal intime, il y a une page intitulée « La dernière fois », où je conserve par exemple des messages de suicidés... plus banalement, quand je vais à une fête, j'aime bien arriver à la fin. Quand le restaurant La Coupole a fermé, parce que pour moi ça a fermé avec le rachat par groupe Flo, comme j'étais une habituée, que mon père m'y emmenait quand j'étais jeune, j'ai voulu être la dernière cliente. Je suis venue tard, je me suis arrangée pour avoir la dernière facture et je suis repartie avec les cravates des serveurs, mon assiette, les couverts. La dernière fois. Ça va de choses idiotes, à la mort de ma mère.

### ***Là encore, c'est très thérapeutique...***

Oui, j'ai filmé de manière tellement continue - 80 heures non stop - que même si je m'absentais j'avais l'impression d'être, d'une certaine manière, dans la pièce. Ça m'a libérée de l'inquiétude de rater ce moment. Et surtout, au lieu de compter les minutes de vie qu'il restait à ma mère, je calculais de façon malade les minutes qu'il me restait avant la fin de ma cassette. Un déplacement tout à fait salutaire. Finalement, elle est morte sous mes yeux...

### ***Pourquoi avoir montré la mort de ta mère ?***

Au tout début, il n'était pas question d'en faire quelque chose, et d'ailleurs j'enregistrais toujours sur la même cassette, que je rembobinais. Après sa mort, impossible de regarder ces films. Trop tôt. Mais Robert Storr, le curateur de la Biennale internationale de Venise, a tellement insisté que je m'y suis mise, en pensant que ce serait au-dessus de mes forces. Parlant de cette exposition

vénitienne, ma mère m'avait dit : « Quand je pense que je n'y serai pas » Au fond, j'ai eu envie qu'elle y soit ... a mes yeux, un hommage. Le sujet, ce sont ces onze minutes, ce laps de temps durant lequel je ne sais pas si elle est encore vivante ou déjà morte. Entre la vie et la mort. Ce moment insaisissable.

***Tu ne fais pas de psychanalyse...***

Non. J'en ai faite une par erreur, que je raconte dans mes autobiographies. Alors que mes proches ne partageaient pas ce point de vue, mon père, lui, était obsédé par le fait que j'avais mauvaise haleine. Un jour, il m'a incitée à voir un médecin généraliste à ce sujet. Il a pris rendez-vous pour moi. Mais il s'était trompé, je me suis retrouvée chez un psy. Je me suis excusée : « Désolée, c'est mon père qui m'envoie parce qu'il pense que j'ai mauvaise haleine », et le médecin m'a demandé : « Vous faites toujours ce que votre père vous dit de faire ? ». Ca m'a plu. Je suis restée. Quelques mois. Et comme je voulais plaire au psychanalyste, je travaillais dur pour l'alimenter avec des histoires. C'est comme ça que me sont venues mes *Autobiographies*.

***Tu penses que tu es à toi-même ta psychanalyste ?***

Je ne peux pas dire ça. N'ayant jamais vraiment fait d'analyse, je ne me permettrais pas de comparer les effets de travail qu'on peut accomplir sur soi avec ma cuisine personnelle. Et si j'en faisais une aujourd'hui, elle serait faussée. Je n'irais pas franchement chez le psychanalyste sans vouloir retourner cette situation à mon avantage, l'utiliser dans mon propre travail.

***Pour revenir à « Prenez soin de vous » et à toutes ces femmes à qui tu as demandé d'analyser ta lettre de rupture, est-ce qu'il n'y a pas aussi quelque chose comme une vengeance ?***

Oui, c'est une vengeance. Contre la situation. Une manière de me relever. Quand il m'a larguée, c'est moi qui était faible. C'est aussi une vengeance en ce sens, pour lui montrer que je ne suis pas aussi fragile, que je peux continuer sans lui.

***Tu ne penses pas qu'il avait anticipé la possibilité que tu en fasses quelque chose ?***

Peut-être, mais pas de manière aussi claire. Lorsqu'il a terminé sa lettre en me disant « Prenez soin de vous », il connaissait la manière dont je peux prendre soin de moi... Mais sa lettre de rupture est typique d'un homme embarrassé qui ne veut pas être trop cruel et qui ne sait pas comment s'y prendre.

***Tu as pensé interroger des hommes ?***

J'y ai songé, mais je ne voulais pas organiser un affrontement hommes-femmes. La vengeance des femmes contre les justifications des hommes. Depuis le début de cette histoire, je ne suis pas en guerre. Avec ces analyses, je demande juste à des femmes de répondre pour moi à cette lettre de rupture. A une lettre de rupture envoyée par un homme à une femme.

***Des femmes qui incarnent un métier, ont une compétence précise... Une juge, une linguiste, une philosophe... etc.***

Oui, pour refroidir les choses justement. C'est pourquoi m'ont beaucoup plu les analyses les plus détachées des sentiments, comme celle de la juge. Même si en vérité, il est impossible de se détacher totalement de ce qu'on vit, ça traverse vos compétences. Mais si je n'avais interrogé que des copines qui m'auraient plainte, on restait dans l'aspect thérapeutique-sentimental. Tandis qu'en cherchant ces femmes et leur savoir, je glace la situation. La lettre est disséquée. Elle n'est plus une lettre qui me fait pleurer, c'est une lettre avec des fautes de ponctuation, des

répétitions. A la fin je la connaissais par cœur, je peux la réciter sur la table et elle me fait maintenant autant d'effet que si je lisais le Bottin.

***Pourquoi avoir conservé les témoignages de tes amies ?***

Par amitié, d'abord. Et ne serait-ce que pour respecter l'idée dans son déroulement. Que ça reste naturel. On reçoit une lettre de rupture, on commence avec une copine, on en parle à sa mère, puis on va voir une psy, et 107 femmes plus loin on est avec une philologue.

***De ce point de vue, « Prenez soin de vous » est aussi une étonnante rencontre entre l'art et les sciences humaines. Sans pratiquer un art conceptuel, tu fais quand même partie de cette génération d'artistes qui a accompagné dans les années 70 l'essor des sciences humaines et des nouvelles analyses des discours, avec Barthes, Foucault, Deleuze... Est-ce que toi tu fais le rapprochement ?***

J'ai vraiment cherché des femmes pointues dans leurs domaines de compétence, et j'ai suivi toute une chaîne de savoirs, Barbara Cassin la philologue me conseillant telle philosophe morale, puis telle sémioticienne etc. C'était sans fin. De ce point de vue, je pense m'être arrêtée trop vite à des métiers évidents, ludiques, alors que j'aurais pu encore aller chercher des analyses toujours plus spécialisées. Mais il fallait en finir.

***Enfin il y a eu l'exposition du projet dans le pavillon français de la Biennale, avec Daniel Buren comme commissaire d'exposition... Qu'as tu retenu de cette expérience ?***

Il ne m'était jamais arrivé de porter un projet aussi lourd. Je travaille toute seule, à la maison, je ne fais pas partie de cette génération d'artistes qui ont des structures de production. J'aime bien bricoler, contrôler tout ce que je fais, et j'ai des idées



qui correspondent aussi à ce fonctionnement solitaire et bricolé. Même le film « No Sex Last Night », on l'a fait à deux et avec deux petites caméras DV. On m'a proposé des projets plus complexes, mais je refuse, ça m'échapperait. Pour Venise, il fallait déléguer, travailler avec une structure de production, c'est très nouveau pour moi. Ça m'a appris à être plus « ambitieuse ». Peut-être que maintenant j'oserai plus facilement me lancer dans un gros projet. Mais peut-être que ça n'est pas pour moi non plus, que je vais retourner à mes petits bricolages.

**Mais aussi une expérience formelle : tu as un peu explosé visuellement ta manière de présenter les choses...**

Dans tous mes projets, la mise en forme était la portion congrue. Le texte me prend des années... je finis par trouver le mot que je cherchais au bout de huit ans. Les images, je les délègue autant que possible. En général, je trouve une forme simple et répétitive pour l'ensemble du projet. « Prenez soin de vous » est un projet plus éclectique, complexe, varié. Je dois peut-être profiter de cette curiosité nouvelle, mais en même temps ça ne doit pas forcément devenir systématique. Ma marque de fabrique est ailleurs que dans la mise en forme, elle est dans la nature de l'histoire. En préparant Venise, j'avais toujours la crainte d'en faire trop, que ça tourne à l'exercice, car j'étais totalement excitée par cette débauche de matériaux - même si ça paraîtrait dérisoire à un autre artiste - , et j'ai craint de perdre de vue la nature initiale du projet.

***Là, tu as été invitée à exposer tout ce projet montré d'abord à Venise à la Bibliothèque nationale...***

Le directeur de la BNF Bruno Racine m'a d'abord proposé d'exposer à la Bibliothèque Mitterrand, dans le 13ème. Je n'étais pas très enthousiasmée par les lieux. J'ai suggéré, sans trop y croire, la salle Labrouste, dans l'ancienne

bibliothèque nationale. Le lieu le plus sublime que j'ai jamais investi. Mais comment y exposer sans l'abîmer ? Et sans un seul clou.... Du coup, j'ai demandé à Daniel Buren de rester cette fois encore à mes côtés pour m'aider à penser l'exposition. Il a fait une très belle proposition qui consiste à projeter les vidéos en grand dans les arches du fond. Bien que je me sente de taille à continuer sans lui - j'ai exposé bien avant qu'il ne soit mon complice-protecteur, ce contexte sublime m'inquiétait. Et c'est plus gai de revenir ensemble à Paris.

*Une bibliothèque est un contexte différent, et intéressant par rapport à la nature de ton travail...*

En effet. Mais l'idée est d'exposer le travail produit pour Venise, ce n'est donc pas un nouveau projet pensé spécialement pour le lieu. Si j'avais fait une autre exposition pour cette salle, j'aurais sans doute joué davantage avec cette question de la bibliothèque, des spectateurs-lecteurs.

*Justement tu as généré avec le temps un rapport très particulier à ton public qui ne ressemble pas à celui des autres artistes...*

Il y a les livres, le public des lecteurs. Et des choses d'ordre personnel : n'importe quelle jeune fille qui s'est faite plaquer peut se reconnaître dans ce dernier projet. Je reçois toujours des lettres intimes, des propositions incongrues. Des dîners dans le noir, des inconnus qui me laissent la clé de leur appartement pour que je prépare le repas. Et vu que j'aime jouer ... Comme cet Américain qui voulait dormir dans mon lit pour se remettre d'une séparation, et à qui j'ai donc envoyé mon lit. Par avion. A San Francisco. Ces temps-ci, j'ai pas mal de demandes pour devenir esclave... faut voir.

**Propos recueillis par Jean-Max Colard**